

Alexandre STROEV (dir.), *Les Intellectuels russes à la conquête de l'opinion publique française. Une histoire alternative de la littérature russe en France de Cantemir à Gorki*

Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2019, 368 pages

Michel Niqueux

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26510>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.26510](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.26510)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 juin 2021

Pagination : 456-460

ISBN : 978-2-8143-0619-6

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Michel Niqueux, « Alexandre STROEV (dir.), *Les Intellectuels russes à la conquête de l'opinion publique française. Une histoire alternative de la littérature russe en France de Cantemir à Gorki* », *Questions de communication* [En ligne], 39 | 2021, mis en ligne le 10 décembre 2021, consulté le 24 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26510> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.26510>

---

son poids politique, il détermine la teneur des discours auxquels donne lieu la découverte de la photographie au cours de cette année 1839. L'allocution qu'il prononce le 7 janvier à la tribune de l'Académie des sciences, dont il est alors l'énergique secrétaire perpétuel peut être, à ce titre, vue comme inaugurale.

Celle que livre, sous la même coupole, le 2 mai, l'académicien Népomucène Lemerrier, l'est en revanche beaucoup moins. Cette vieille gloire poétique du Directoire et de l'Empire, qui devait s'éteindre l'année suivante, se lance dans un improbable et interminable éloge de L. Daguerre en 300 alexandrins dont la récitation a bien dû plonger une dizaine d'éternels dans le sommeil, s'ils se sont jamais réveillés. À la litanie officielle de la célébrité passée répond celle, anonyme et satyrique, « D'un arrêté qui arrêtera les reproducteurs », paru dans *Le Figaro* du 25 août, lequel édit, considérant « qu'il y a dans Paris une foule d'objets qui, en existant une seule fois, existent déjà beaucoup trop, et que les multiplier, en les faisant revivre, serait un véritable attentat contre la tranquillité universelle et le bonheur général » (p. 528), fait défense aux daguerréotypistes de reproduire toute une foule de gens et leurs œuvres avec eux, dont la liste nominative est annexée à l'article.

Le florilège de S. Siegel contient ainsi quelques cruautés qui en rompent l'inévitable et programmatique monotonie, au même titre que d'autres curiosités dont l'étrangeté, jusque dans la formulation, trahit précisément l'ajustement des cadres existants aux transformations qu'introduit le médium dans son sillage. Chargé d'un très bref « Rapport sur l'exploitation et la valeur de la Daguerréotypie du point de vue des beaux-arts », qu'il remet en juin au gouvernement, le peintre Paul Delaroche note par exemple que « la couleur y est traduite avec tant de vérité qu'on oublie son absence » (p. 294).

La citation le suggère, et S. Siegel insiste, rien n'indique que P. Delaroche soit l'auteur de la prophétie qu'on lui prête depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qui veut que, « de ce jour, la peinture est morte ». Pour erronée qu'elle soit, l'attribution ne rend pas moins compte d'un *topos* du discours de la photographie forgé dès les premières semaines de sa réception. « Tout cela semble préfigurer le remplacement de l'Art » (p. 99), hasarde *The Spectator outre-Manche* dès le 2 février; tandis que dans sa livraison de mars le *Blackwood's Edinburgh Magazine* annonce sur le ton de la malédiction la mort des graveurs et autres aquafortistes. L'auteur inconnu de cette imprécation semble en effet partager une crainte dont Walter Benjamin mesura les effets en 1935 dans *L'Œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique*, la crainte que

le désir de posséder une œuvre par le moyen de la photographie ne provoque « la diminution d'un art si admirable » (p. 261).

Mais le regard le plus pénétrant sur le sens de cette découverte est certainement à l'époque celui du critique de *L'Artiste*, Jules Janin, qui écrit une première fois dès janvier sur « le Daguerotype » (sic), et à deux reprises en juillet et en août. Il est en effet probablement l'un des premiers à conjuguer le verbe « croire » aux fins de décrire la force persuasive que la photographie déploie face au spectateur : « Il faudra bien cependant qu'on croie au Daguerotype, prédit J. Janin ; car nulle main humaine ne pourrait dessiner comme dessine le soleil ; nul regard humain ne pourrait plonger aussi avant dans ces flots de lumières, dans ces ténèbres profondes. » La tonalité prophétique de J. Janin conserve quant à elle quelque chose d'espiègle à l'évocation de « la chimie, ce grand art qui doublera le monde » (p. 306), ou bien lorsqu'il affirme que « ce qui fait la beauté et la toute-puissance du Daguerotype, c'est que, reflétée sur cette glace avide et crochue, l'image reste ; en un mot, on peut dire du Daguerotype : aussitôt pris, aussitôt pendu » (p. 309, souligné dans le texte).

Incidentement, l'écriture de J. Janin témoigne du rôle central que joue la métaphorisation dans la mise en forme d'une pensée confrontée à un phénomène visuel sans véritable précédent. Comme les autres néophytes et bientôt coreligionnaires que cite le recueil, mais avec davantage d'acuité et sans s'abandonner aux leurs dont elle a jalonné l'histoire de la littérature photographique, J. Janin cherche la métaphore qui pourra donner une idée, fût-elle approximative, de ce à quoi ressemble l'image de la ressemblance par excellence. Jusqu'à soumettre, entre autres propositions, celle-ci : « C'est bien mieux que du vent tissu, comme disent les Arabes : c'est le *souffle dessiné* » (p. 315, souligné dans le texte).

**Paul Bernard-Nouraud**

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, École des arts  
de la Sorbonne, F-75015 Paris, France  
paul.bernard-nouraud[at]univ-paris1.fr

**Alexandre STROEV (dir.), *Les Intellectuels russes à la conquête de l'opinion publique française. Une histoire alternative de la littérature russe en France de Cantemir à Gorki***

Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2019, 368 pages

Comment, pour un écrivain russe, se faire connaître à l'étranger, et avant tout en France, et comment, en retour, se faire reconnaître en Russie ? Ce sont

ces questions de stratégie et de communication, auxquelles participent écrivains, éditeurs, traducteurs, journalistes et diplomates, qui sont étudiées dans ce volume à travers une vingtaine d'études de chercheurs français et russes (traduites), depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au Maxime Gorki du début du XX<sup>e</sup> siècle. Archives, correspondances, souvenirs permettent d'explorer les coulisses de la renommée littéraire, les moyens de sa construction, parfois de sa récupération à des fins politiques.

Le maître d'œuvre du recueil, Alexandre Stroev, professeur de littérature générale et comparée à l'université Sorbonne Nouvelle Paris 3, est un « rat de bibliothèque » (et d'archives européennes) qui a pu reconstituer le parcours de nombreux « aventuriers des Lumières » (titre d'un ouvrage paru en 1997 aux Presses universitaires de France) dans l'espace social, littéraire et géographique de l'Europe. Les plus connus étant Casanova, le chevalier (la chevalière) d'Éon, Bernardin de Saint-Pierre, Cagliostro, tous maîtres en art de la communication. Un autre de ses ouvrages porte sur *La Russie et la France des Lumières. Monarques et philosophes, écrivains et espions* (Paris, Institut d'études slaves, 2017). Ce recueil en est le complément et le prolongement.

L'article introductif d'A. Stroev, d'une quarantaine de pages, est plus qu'une simple présentation du recueil : c'est un panorama des « stratégies politiques, éditoriales, mais aussi mondaines, déployées par les écrivains, intellectuels et diplomates russes en France afin de conquérir l'opinion publique française » (p. 11). La bibliographie du sujet (inaugurée en 1886 avec le livre de Léonce Pingaud, *Les Français en Russie et les Russes en France. L'Ancien Régime, l'émigration, les invasions*. Perrin, 1886) est relativement importante, et distribuée dans les notes de ce premier article. Mais ce recueil élargit considérablement le champ de ces études grâce, le plus souvent, à des recherches dans les fonds d'archives. Pour sa part, A. Stroev présente trois cas : Alexandre Soumarokov (1717-1777), poète et dramaturge, n'a jamais quitté la Russie mais aspire à une reconnaissance européenne en tant que créateur du théâtre tragique russe (le « Racine du Nord »). Il obtient une lettre élogieuse de Voltaire, dont il fait grand usage pour s'opposer à ses rivaux. Sa renommée survit un moment à sa mort puisque son *Théâtre tragique* est publié à Paris en deux volumes en 1801-1802. Denis Fonvizine (1745-1792), lui aussi dramaturge, mais satirique (contre la gallyomanie et l'obscurantisme), voyage en France en 1777-1778. Il ne se prive pas de critiquer les mœurs des Français, tout en cherchant la reconnaissance des écrivains et

des savants français. Nicolas Karamzine (1766-1826), écrivain préromantique et futur historien de la Russie, fait un grand tour européen en 1789-1790. Il en rapporte des *Lettres d'un voyageur russe* (dont il existe deux traductions françaises, et même trois avec une vieille traduction révisée) dont il assure la promotion avant même leur publication en volume par des articles anonymes publiés en français dans *Le Spectateur du Nord*. En revanche, ni Alexandre Pouchkine, nourri de littérature française, ni Nicolas Gogol, ne briguent la reconnaissance du Paris littéraire, comme l'expliquent deux articles (d'Olga Mouravieva et de Claude de Grève). C'est Prosper Mérimée et Ivan Tourguéniev qui se feront, par conviction, les passeurs en France de ces écrivains, l. Tourguéniev jouissant lui-même d'une grande renommée.

D'autres séjours à Paris, qui ont donné lieu à des relations de voyage, inédites ou publiées, font l'objet de plusieurs articles : il y a les « journaux parisiens » (inédits) de Sergueï Tourguéniev (1792-1827, diplomate sans parenté avec l'écrivain), de 1815-1816, critique, mais appréciant les divertissements et les arts. (article de Nina Dmitrieva), celui (de 1827) du poète préromantique Vassili Joukovski (1783-1852), bien connu à Paris dans les années 1820, et précepteur du futur Alexandre I<sup>er</sup> libéral (par la primauté accordée à l'individu) dans un cadre autocratique : « Le séjour à Paris, où Joukovski fréquente "l'élite du libéralisme" et de grands historiens, assiste aux débats parlementaires et au procès juridiques, contribue à sa formation politique et sociale » (p. 119, article d'Olga Lebedeva et Alexander Yanushkevich [1944-2016], maître d'œuvre d'une monumentale édition de V. Joukovski, auquel est dédié ce recueil). V. Joukovski fréquente François Guizot, pour qui l'histoire de la civilisation était celle du perfectionnement moral de l'humanité.

Les *Lettres de voyage* de Nikolai Gretch (1787-1867), soit différentes relations de voyages en Europe entre 1817 et 1847), publiées au début dans un contexte antinapoléonien, s'inscrivent dans une défense de l'identité russe par un romancier, grammairien et journaliste « renégat du libéralisme ». « Ces récits épistolaires développent une opposition entre l'Allemagne vivante et l'Italie moribonde qui dans le système d'antithèses du voyageur monarchiste supplante la France tombée à l'abandon » (p. 135, article d'Alexandre Sorotchan, de Tver). Les impressions du premier voyage de Fiodor Dostoïevski à l'étranger (principalement Paris et Londres), effectué l'été 1862, *Notes d'hiver sur des impressions d'été* (donc reconstruites *a posteriori*), sont un brûlot qui dénonce l'esprit petit-bourgeois des Parisiens et Parisiennes, ainsi

que la misère des ouvriers et ouvrières de Londres, et prépare en quelque sorte le terrain pour la réception de son œuvre (Karen Haddad, Paris Nanterre).

À côté des voyages, les salons sont un lieu de « mixité » franco-russe qui favorise les échanges et l'établissement de réseaux de relations. Une « salonnière » célèbre fut la princesse Zinaïda Volkonskaïa (1789-1862) à Moscou, Paris, puis Rome, où elle se convertit au catholicisme (article d'Ekaterina Dmitrievna, qui publie les dessins d'un album de la princesse de 1816-1817).

Pour comprendre la célébrité du comte Jean Potocki (1761-1815), perdue puis retrouvée avec l'édition (incomplète) par Roger Callois, en 1958, du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, Dzianis Kandakou (Polotsk) étudie les liens que J. Potocki tisse avec le monde diplomatique ainsi que son image créée par la presse. « Il accomplit tous les devoirs de l'homme de société, sème partout ses écrits, gagne les cœurs et les esprits, mais son caractère introverti ne lui permet pas de faire fructifier son succès » (p. 76). Il y eut aussi des intermédiaires ou des passeurs entre les cultures française et russe. L'un des plus connus fut Eugène-Melchior de Vogüé (1848-1910), diplomate à Saint-Petersbourg, marié à une demoiselle d'honneur de l'impératrice, qui fit connaître au public français tous les grands écrivains russes par des articles dans la *Revue des deux mondes*. Ils furent réunis en volume en 1886 sous le titre *Le Roman russe*. E.-M. de Vogüé voyait dans la littérature russe une voie pour régénérer la littérature française enlisée dans le naturalisme et le « réalisme sans foi » (article de Pierre-Jean Dufief, Paris Nanterre). Dmitri Mérejkovski (1865-1941 à Paris) eut la chance, au début des années 1900, d'avoir, pour diffuser son historiosophie « néo-religieuse », le concours (apparemment désintéressé) du comte Maurice Prozor (1849-1928), diplomate au service de la Russie, ayant le français pour langue maternelle. Vadim Polonski (Moscou) publie des lettres que D. Mérejkovski lui adressait (fonds M. Prozor de la bibliothèque de l'Arsenal). On voit que, pour construire sa renommée en France, séduire les éditeurs et les milieux littéraires français, D. Mérejkovski « recourt aux méthodes les plus modernes de la publicité, de l'autopromotion, de la culture de l'image et des relations publiques » (p. 317-318).

D. Mérejkovski était en concurrence avec M. Gorki, qui « conquiert » rapidement Paris à partir de 1899, aidé par « la spontanéité, la fraîcheur, le caractère, la nouveauté » de son talent puis son engagement politique (article de Serge Rolet, Lille). L'époque soviétique n'est pas abordée dans ce recueil, mais on y retrouverait les mêmes configurations et tactiques, avec les tentatives

du pouvoir pour s'attacher des compagnons de route qui peuvent se regimber (André Gide) ou des thuriféraires (Louis Aragon), avec des passeurs comme Ilya Ehrenbourg, grâce auquel le poète Sergueï Essénine, parti à la conquête de l'Europe (et des États-Unis) avec Isadora Duncan, put faire éditer à Paris un recueil de ses poésies. Il y a aussi ces « invisibles » qui firent passer à l'Ouest les microfilms d'Alexandre Soljénitsyne et d'autres auteurs interdits de publication : toute une histoire littéraire secrète.

Dans tous les cas, l'auteur russe doit passer par le truchement (et souvent les déformations) de la traduction. Ivan Krylov (1769-1844) vit en 1825 ses fables traduites (imitées) en français et en italien, sous l'égide du comte Grigori Orlov : 86 fables traduites par 89 personnes dont quelques poètes ou fabulistes connus, à partir d'une traduction intermédiaire en prose. Andreï Dobritsyn (Lausanne) fait l'histoire des traductions de ces fables, qui commencent à paraître dès 1820 dans divers almanachs et périodiques. Sa conclusion est que « les traducteurs réunis par Orlov, en essayant de rendre Krylov plus français et en l'adaptant à leurs canons, ont fini par le détruire » (p. 89). La genèse et le destin de la traduction (« imitation ») des « Oies » par Claude Joseph Rouget de Lisle a par ailleurs fait l'objet d'une étude de Jean Breuilleard (dans *Slavica occitania*, 22, 2006).

La « fortune française » du roman d'I. Tourguéniev *Les Eaux printanières* (1872) est étudiée de manière circonstanciée par Polina de Mauny (Paris 3) à partir de correspondances en partie inédites : l'éditeur (Hetzel) aurait voulu qu'il. Tourguéniev modifiât la fin, jugée immorale, mais une édition pirate fut publiée avant et l'écrivain ne retoucha pas son roman, dont l'héroïne, Marie Polozov, apparut dans les années 1880 comme un type de femme diabolique alors répandu (Jules Barbey d'Aureville, Auguste de Villiers de L'Isle Adam).

F. Dostoïevski et Léon Tolstoï eurent aussi à pâtir des traducteurs français. Elena Galtsova (Moscou) suit les avatars des *Carnets du sous-sol* de F. Dostoïevski « traduit et adapté » sous le titre *L'Esprit souterrain* en 1886 par Ely Halpérine-Kaminski et Charles Morice qui fusionnèrent ce récit de 1864 avec *La Logeuse* (1847). *L'Esprit souterrain* fut ensuite mis en scène en 1912 au théâtre parisien du Grand-Guignol par Henri-René Lenormand et enfin réécrit pour la radio en 1946 par Georges Bataille, qui imagine l'homme du sous-sol au déclin de sa vie. Du mélodrame de la première adaptation à la phénoménologie de l'esprit souterrain, les transformations de l'œuvre de F. Dostoïevski sont radicales. Quant à L. Tolstoï, outre l'incompétence de

certains de ses traducteurs, il eut à affronter la censure ecclésiastique, qui l'obligea à publier en Angleterre les ouvrages de sa dernière période. Mais traducteurs et éditeurs français ne se privaient pas non plus de procéder à des coupes (Alla Polossina, musée Léon-Tolstoï de lasnaïa Poliana).

À côté de l'image d'un écrivain, c'est aussi souvent l'image d'un pays (de la Russie) qui était à défendre ou à construire, face à des écrits jugés russophobes. Voulant « préserver l'image de marque d'une Russie du Progrès dans laquelle les Occidentaux représentaient le moteur d'une certaine acculturation » (p. 65), le poète satirique et diplomate Antioche Cantémir (1708-1744) réfute (anonymement) des *Lettres moscovites* parues elles aussi anonymement (dues à l'Italien Francesco Locatelli) en allemand à Königsberg en 1736 (article de Francine-Dominique Liechtenhan, CNRS). Irina Staf (Moscou) dévoile les mécanismes à l'origine d'une œuvre de commande russe, à savoir *L'Histoire de la vie et du règne de Nicolas I<sup>er</sup>* de Paul Lacroix (Bibliophile Jacob), prolifique auteur de romans historiques et nègre d'Alexandre Dumas. Ses correspondants russes lui fournissent, en la filtrant, l'information voulue et le rétribuent. Le premier volume attend un an l'imprimatur de la censure et paraît en 1865, le dernier (huitième) paraît en 1873. L'auteur de l'article montre comment P. Lacroix privilégie l'anecdote et réécrit, en l'amplifiant, la biographie officielle de l'empereur due au baron Andreas de Korf. Cette apologie trop romancée de Nicolas I<sup>er</sup> ne valut à son auteur ni gloire littéraire ni honneurs de la cour russe.

Un autre moyen de servir son pays est d'être le correspondant russe d'un périodique français. La *Revue encyclopédique* fit d'abord appel, en 1823, au poète et prince Piotr Viazemski (1792-1878) qui acceptait de communiquer des « matériaux propres à faire connaître la vérité sur la Russie et à rectifier les erreurs, que les étrangers répandent sur notre compte » (p. 207, Ekaterina Larionova, Saint-Petersbourg). Son premier compte rendu, qui s'élevait contre le dénigrement de la Russie, mais aussi l'absence dans ce pays de droits civils, fut refusé par le directeur de la revue, qui s'adressa ensuite à un bibliographe et finalement à Iakov Tolstoï, réfugié politique à Paris après l'insurrection des décembristes de 1825, qui, pour se réhabiliter, soutenait avec zèle les positions russes officielles et finit par être recruté comme agent parisien de la police secrète russe...

Avec ce recueil riche en documents d'archives (et l'on notera que les archives russes de France sont plus explorées par les chercheurs russes que français), on

pénètre dans les coulisses de la vie littéraire franco-russe de deux siècles, étroitement liée à la vie politique. Ces articles ne sont pas réservés aux spécialistes d'histoire littéraire franco-russe, car les mécanismes qu'ils mettent en évidence peuvent être retrouvés dans d'autres pays européens, où la littérature a aussi été tributaire des ambitions personnelles et des considérations politiques. Mais la question se pose de savoir si ce recueil offre bien « une histoire alternative de la littérature russe ». Dans la mesure où les œuvres littéraires tiennent peu de place et ne sont pas analysées pour elles-mêmes, il faut plutôt parler d'*histoire littéraire*. L'histoire littéraire est celle de la vie littéraire institutionnelle ou plus ou moins secrète, comme celle décrite dans ce recueil, elle touche à la sociologie de la communication littéraire et paralittéraire, avec ses réseaux, ses secrets, ses stratégies de conquête de la notoriété et de concurrence, de guerres d'influence, la littérature faisant partie du *soft-power* des États. A. Stroev se place dans ce qu'il appelle une « zone intermédiaire » entre l'histoire et la littérature, où s'agitent écrivains, éditeurs, traducteurs, agents d'influence, diplomates, espions, etc. Il s'agit bien d'histoire littéraire, pour laquelle Gustave Lanson a donné tout un programme d'études (« Programme d'études sur l'histoire provinciale de la vie littéraire en France », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 4 (7), 1902, p. 445-464). L'histoire littéraire, qui embrasse celle des établissements d'enseignement, des théâtres, des journaux et périodiques, des bibliothèques, des mentalités et des idées (y compris scientifiques), de la pensée religieuse, des traductions, de l'édition et de la censure, etc., peut nourrir l'histoire de la littérature *stricto sensu* (histoire de la production littéraire, de la genèse, des genres et des formes, de la postérité des œuvres). Mais écrire « une autre histoire » de la littérature (c'est le sens de l'anglicisme *alternative*) pose une quantité de questions pratiques et théoriques : autre par rapport à quel type d'histoire (il en existe déjà de tous les types – événementielles, structuralistes, thématiques, sociologiques, féministe...), l'histoire étant de plus un tamisage et une reconstruction plus ou moins subjective du passé. Et qu'est-ce que la littérature ? Les historiens de la littérature les plus érudits ne connaissent qu'un infime pourcentage de la production littéraire réelle du XIX<sup>e</sup> siècle (voir les statistiques de Franco Moretti). Il n'en reste pas moins que, sans être une « histoire alternative » de la littérature russe en France, ce recueil enrichit significativement notre connaissance de l'histoire

littéraire russe et française et dévoile des stratégies de communication qui d'habitude restent celées.

**Michel Niqueux**

Université de Caen Normandie, Erlis, F-14000 Caen,

France

michel.niqueux[at]unicaen.fr

## Histoire, sociétés

**Camélia BECIU, Malina CIOCEA, Irinia Diana MADROANE, Alexandru CARLAN (eds), *Debating Migration as a Public Problem: National Publics and Transnational Fields*** Genève, Peter Lang, 2018, 275 pages

Ce collectif, proposé dans la collection « Global Crises and the Media », présente plusieurs attraits. Il traite d'abord d'un sujet encore modérément couvert : celui des migrations, mais de celles qui se déploient au sein de l'Union européenne, ici au départ de la Roumanie vers d'autres pays des 27. Le cas roumain revêt d'ailleurs, au sein des pays dits de l'Est européen, un intérêt particulier puisqu'il est lié (en partie avec la Bulgarie) à la situation des populations dites roms et que les images sociales de la Roumanie sont souvent dévalorisantes. L'attrait de ce volume est aussi d'émaner d'un collectif de sept universitaires roumains, et le moins que l'on puisse dire, c'est que la circulation de travaux scientifiques en provenance d'Europe de l'Est est bien plus ténue que celle des migrants, les recherches de collègues des ex-pays du bloc soviétique disponibles en anglais ou français restant peu nombreuses.

L'ouvrage s'organise en trois parties. La première porte sur « *Les migrations de travail intra-européennes dans les médias du pays de départ : entre instrumentation et "empowerment"* » (p. 41-114). Un premier chapitre, « Migration et status du pays », (p. 41-62), s'intéresse aux contre-discours de la presse roumaine, répliquant au traitement critique, voire xénophobe, que les tabloïds britanniques ont déployé dans leur couverture des migrants roumains. Si l'immigration roumaine a, pour ses acteurs comme pour le pays, des enjeux économiques, elle en a aussi de symboliques à partir de la perception – non sans fondements – d'une description très négative de la Roumanie et de ses migrants par une certaine presse. Un deuxième chapitre, « Discuter de migration » (p. 63-82), se fixe davantage sur les débats qui ont partagé l'opinion roumaine, en particulier après les déclarations du président Basescu pour qui, le pays ne pouvant décentement rémunérer ses médecins et professeurs, leur exode n'avait rien que de très intelligible. Pareille position est-elle juste ? Quelles visions

d'un problème des migrations sont perceptibles dans la presse roumaine et quelle est la façon de connecter la diaspora à la communauté nationale ? Un troisième chapitre analyse « L'impact de la migration sur la construction de l'image de la Roumanie » (p. 83-114). Il explicite à la fois comment la question d'un travail de revalorisation de l'image monte graduellement à l'agenda politique et comment les autorités y répondent par diverses campagnes de communication

La deuxième partie (p. 115-174) balaie deux thématiques, celle des « Migrations de travail intra-européennes » et des « Pratiques délibératives dans l'espace public ». Elle se fixe davantage sur la manière dont l'enjeu migratoire est mis en débat hors de Roumanie. Un premier chapitre offre une analyse rhétorique des cadrages des migrations dans une série de titres de presse quotidienne en Europe. Le chapitre suivant travaille plus spécifiquement sur le mode de traitement de l'immigration roumaine par les tabloïds britanniques (mais aussi par des titres moins chauvins). Il joue à la fois de micro-études de cas et d'analyses plus synthétiques. Il aide en particulier à comprendre comment l'immigration roumaine a pu être diabolisée dans un contexte pré-Brexit en la définissant comme une invasion d'étrangers peu recommandables, importateurs de problèmes de santé publique et vivant aux crochets du contribuable britannique. L'analyse des procédés argumentatifs est particulièrement intéressante, dans l'évocation des registres narratifs du *Sun* qui combinent le fait de donner d'une part la parole à celles et ceux qui seraient les Britanniques ordinaires (les *vox pop* qui font évoquer avec nostalgie un âge d'or d'avant les hordes migrantes) ou d'autre part des reportages quelque peu bidonnés qui décrivent les palais que se seraient bâtis des familles rom avec l'argent soutiré au Royaume-Uni (p. 151-160).

La troisième partie s'intitule « Négociation de l'identité dans un champ international : *agency* et discours » (p. 175-252) et sa logique est plus de questionner ce que la migration fait à celles et ceux qui restent au pays. Un chapitre traite des « Pratiques et identités des migrants dans les campagnes de plaidoyer » (p. 175-198). Il s'intéresse aux débats suscités par la situation souvent difficile de ceux qui « restent » : parents âgés, enfants laissés à la garde de la famille ou de tiers par les migrants. Une chaîne de télévision tentera même (sans grand succès) d'impulser une pétition pour donner plus de droits et de protections à ceux qui sont fragilisés par les départs de proches. Une part des matériaux vient d'ailleurs des messages laissés sur le site du réseau TV où la pétition se signait. Un des points saillants de l'analyse est ici de montrer que le blâme porte moins